



Un modèle sémantique de l'incongruité verbale : à propos d'un sketch de Raymond Devos

Jean-Charles Chabanne

► To cite this version:

Jean-Charles Chabanne. Un modèle sémantique de l'incongruité verbale : à propos d'un sketch de Raymond Devos. Les Cahiers du CRELEF, Université de Franche-Comté, Besançon, 1992, Parlons d'humour : Approches linguistique, psychologique et didactique, 1992-1 (33), pp.25-53. <hal-01120140>

HAL Id: hal-01120140

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01120140>

Submitted on 25 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les CAHIERS

du

C R E L E F

N° 33

Parlons d'humour :
Approches linguistique, psychologique et
didactique

Coordinateurs :
Bernard LEFORT - Mongi MADINI

1992-1

UN MODELE SEMANTIQUE DE L'INCONGRUITE VERBALE : A PROPOS D'UN SKETCH DE R. DEVOS

Jean-Charles CHABANNE

Parler pour ne rien dire

- 1.0. *Mesdames et messieurs..., je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire.*
- 1.1. *Oh ! je sais !
Vous pensez :
"S'il n'a rien à dire... il ferait mieux de se taire !"
Evidemment !*
- 1.2. *Mais c'est trop facile !... C'est trop facile !
Vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n'ont rien à dire et qui le gardent pour eux ?
Eh bien, non ! Mesdames et messieurs, moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache ! Je veux en faire profiter les autres !*
- 1.3. *Et si, vous-mêmes, mesdames et messieurs, vous n'avez rien à dire, eh bien, on en parle, on en discute !
Je ne suis pas ennemi du colloque.*
- 2.0. *Mais, me direz-vous, si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler ?
Eh bien, de rien ! de rien !
Car rien... ce n'est pas rien !*
- 2.1. *La preuve, c'est que l'on peut le soustraire.
Exemple :
Rien moins rien = moins que rien !*

- 2.2. *Si l'on peut trouver moins que rien, c'est que rien vaut déjà quelque chose !
On peut acheter quelque chose avec rien !
En le multipliant !
Une fois rien... c'est rien !
Deux fois rien... ce n'est pas beaucoup !
Mais trois fois rien !... Pour trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose... et pour pas cher !*
- 2.3. *Maintenant, si vous multipliez trois fois rien par trois fois rien :
Rien multiplié par rien = rien.
Trois multiplié par trois = neuf.
Cela fait : rien de neuf !
Oui... ce n'est pas la peine d'en parler !*
- 3.0. *Bon ! Parlons d'autre chose ! Parlons de la situation, tenez !
Sans préciser laquelle !*
- 3.1. *Si vous le permettez, je vais faire brièvement l'historique de la situation, quelle qu'elle soit !
Il y a quelques mois, souvenez-vous, la situation pour n'être pas pire que celle d'aujourd'hui, n'en était pas meilleure non plus !
Déjà, nous allions vers la catastrophe et nous le savions...
Nous en étions conscients !
Car il ne faudrait pas croire que les responsables d'hier étaient plus ignorants de la situation que le sont ceux d'aujourd'hui !*
- 3.2. *Oui ! La catastrophe, nous le pensions, était pour demain !
C'est-à-dire qu'en fait elle devrait être pour aujourd'hui ! Si mes calculs sont justes !
Or, que voyons-nous aujourd'hui ?
Qu'elle est toujours pour demain !*
- 3.3. *Alors, je vous pose la question, mesdames et messieurs :
Est-ce en remettant toujours au lendemain la catastrophe que nous pourrions faire le jour même que nous l'éviterons ? D'ailleurs, je vous signale entre parenthèses que si le gouvernement actuel n'est pas capable d'assurer la catastrophe, il est possible que l'opposition s'en empare !*

Raymond Devos (1991 : 272-274)

[N.B. La troisième partie ne sera pas étudiée en détail, faute de place.]

INTRODUCTION

Devos est une bénédiction pour les linguistes parce qu'il offre l'exemple d'un humour verbal "pur", largement indépendant du contexte. Mais l'interaction verbale humoristique est un phénomène global, dont il faut mesurer la complexité. Elle mobilise la totalité des ressources langagières, celles qu'enregistre l'écrit n'en formant qu'une partie limitée : les interprétants suprasegmentaux (intonation, tempo, débit, accentuation) et phonétiques ("accents"), ainsi que les sémiotiques non-verbales (mimiques, gestuelles...) constituent un fond très riche de signes dont il est difficile d'isoler lesquels sont exclusivement déterminants. Les traces écrites de l'énonciation ne sont en fait que la chrysalide, l'habit abandonné suspendu au cintre de la loge.

En outre, on peut aussi penser que les données verbales et paraverbales sont nécessaires mais pas toujours suffisantes pour la réussite de l'interaction. Les variables psychologiques et sociales ont leur place. Il n'est pas sûr que chaque auditeur, dans une foule qui rit au même passage du sketch, réagisse aux mêmes effets, ni pour les mêmes raisons, ni de la même manière, etc. Reste qu'il s'agit bien là d'un humour à dominante verbale, appuyé sur des textes soigneusement préparés et répétés à chaque représentation, produisant des effets prévisibles, d'une certaine manière réglés. Reste que nous disposons d'un modèle statistique des régularités de la langue française, régularités sur lesquelles viennent jouer les procédés de Devos. S'il ne la détermine pas entièrement, reste que le matériau linguistique contraint l'interprétation, qui ne relève pas exclusivement de parcours idiosyncrasiques. La description linguistique est légitime en ce qu'elle définit quelques unes des variables à prendre en compte dans un modèle global de l'interaction verbale humoristique.

Dans une perspective limitée, cet article étudie en détail une des micro-irrégularités sémantiques qui inscrivent dans le texte ce que nous avons l'habitude d'appeler des "incongruités". On suppose que l'incongruité relève d'effets inscrits dans le matériau verbal, et pas seulement d'une interprétation dépendante de la situation et des participants. Prenant appui sur une analyse précise, il ne prétend pas conclure mais proposer des éléments de réflexion.

PREMIERE SEQUENCE ARGUMENTATIVE

1.0. "Mesdames et messieurs..."

Les marques syntaxiques (absence de déterminant) et morphologiques (cf. "mesdames et messieurs" /vs/ "les dames et les messieurs") contribuent à l'interprétation sémantique en identifiant cet énoncé initial comme un vocatif. Ceci implique que dès les premiers indices textuels, en l'absence de tout contexte (puisque'il s'agit d'un incipit), se trouvent accessibles quantité d'informations *présupposées*, parmi lesquelles :

- présupposition d'un locuteur hypothétique auquel est attribué le texte¹; appelons-le locuteur *inscrit* par opposition au locuteur *réel* (par exemple, le comédien Devos jouant le monologue en public);
- présupposition d'un auditoire déterminé partiellement : ce locuteur s'adresse à un public assez nombreux mais non identifié (cf. "Madame, monsieur"; "Monsieur le président, messieurs les jurés"), dans un cadre plutôt solennel (cf. "les gars..."; "chers amis...").

Ces présuppositions, on le voit, sont directement liées aux formes de l'énoncé (morphologie, syntaxe, lexique) et ne relèvent pas d'implications *libres*, appuyées sur d'autres ressources extra-textuelles. Ceci ne garantit d'ailleurs en aucune façon que ces présuppositions seront nécessairement confirmées par la suite : mais leur infirmation devra être justifiée et *explicitée*, alors que la probabilité plus forte de leur confirmation permet de les laisser implicites. On dira que, dès les premiers mots, les indices textuels *inscrivent* (marquent formellement) la situation d'énonciation implicite, que nous appellerons un "schéma d'interaction-type lié au type de texte ALLOCUTION". Ce schéma comporte des rôles répartis entre locuteurs et allocutaires et une répartition de la prise de parole : ce que d'autres indices, inscrits ultérieurement dans le texte, viendront confirmer :

- les auditeurs fictifs ne "répliquent" pas (cf. par contraste le schéma-type CONVERSATION);
- le vocatif "Mesdames et Messieurs" est repris par la suite (3 occurrences);
- les anticipations miment une intervention des allocutaires ("me direz-vous");
- les usages du vous et du nous impliquent l'allocutaire fictif ("si vous multipliez...", "nous allions vers la catastrophe."),

- les formules de politesse (pseudo-sollicitation : "si vous le permettez...").

Mais le schéma-type ALLOCUTION contraint aussi d'autres composantes du texte qui suit :

- la composante formelle : il détermine la sélection d'un niveau de langue, d'un lexique et d'une syntaxe, d'une stylistique : figures de style, figures de constructions (anaphores, parallélismes, répétitions, etc.). Elle prédétermine aussi l'ordre d'apparition des contenus, ordre-type dont la modification doit être explicitée, comme le signale l'adverbe "tout de suite" dans "je vous signale tout de suite que je vais parler pour...".
- la composante sémantique : il impose un ordre de probabilité des domaines sémantiques qui seront parcourus par le locuteur; même si la liste de ces réseaux et leur probabilité varient indiscutablement d'un sujet à un autre, il n'empêche qu'on peut imaginer facilement un classement empirique de ces domaines par probabilité d'apparition (par exemple, le réseau sémantique //politique//² est plus probable que le réseau //botanique//, comme le montre la troisième partie du texte). On retrouve les *topoi*³ ou lieux communs de l'ancienne rhétorique, et nos stéréotypes, ou notre "langue de bois".
- la composante pragmatique : il impose aussi certaines règles pragmatiques concernant la finalité sociale de la prise de parole : gravité de l'acte de parole, attitude devant l'auditoire, importance du contenu informatif, etc.

1.0. "je vais parler pour ne rien dire"

Cet énoncé présente la première *étrangeté sémantique* que nous allons rencontrer dans le texte, et c'est aussi la formulation explicite de l'incongruité qui sous des formes diverses va se trouver répétée tout au long de ce texte.

Qu'entendons-nous par "étrangeté sémantique" ?

Quelques notions de sémantique nous permettront de le préciser. De même que les schémas-types constituent des ensemble structurés de contraintes, au niveau micro-sémantique, c'est-à-dire au niveau des phénomènes de base de l'interprétation, on retrouve des ensemble structurés de contraintes portant sur le contenu des unités lexicales et des constructions où elles s'insèrent. Ces contraintes sont partiellement réglées par la langue naturelle.

Le contenu sémantique n'est pas manifesté directement comme peuvent l'être les niveaux formels (grapho-phonétique,

morphologique, syntaxique) mais son existence est mis en évidence par de tels phénomènes : si l'énoncé "je vais parler pour ne rien dire" apparaît étrange, c'est que nous percevons la construction du verbe "parler" avec le complément "ne rien dire" comme irrégulière. En terme de sémantique linguistique, nous dirons que le contenu sémantique du signe "parler" (son "sémème") est incompatible avec le contenu sémantique du syntagme "ne rien dire". Nous y reviendrons plus loin.

Ainsi le contenu sémantique d'une unité lexicale - mais aussi la valeur sémantique de toute forme linguistique, y compris les constructions syntaxiques - impose des contraintes à l'insertion de cette unité dans un énoncé.

Mais on constate aussi l'existence de contraintes plus abstraites quoique fondamentales sur les vastes constructions sémantiques que sont les textes. Il s'agit de ce que B. Pottier appelle le "module" d'un lexème³, c'est-à-dire l'ensemble des contraintes sémantiques qui résultent de la sélection d'un lexème donné. Par exemple, le choix du verbe *donner* implique une configuration actancielle comportant trois places : le DONATEUR_a, l'OBJET_b et le DESTINATAIRE_c : on_a donne quelque chose_b à quelqu'un_c. Chacune de ces places se voit imposer par la langue des contraintes imposant certaines valeurs sémantiques (ou *sèmes*⁴) et en excluant d'autres. C'est pourquoi des énoncés comme "j'ai donné ma sœur à Popaul" ou "j'ai donné de l'essence à ma voiture" paraissent "étranges". Dans le premier cas, le sème /inanimé/ est attribué par défaut au contenu sémantique correspondant au rôle actanciel OBJET, et est donc actualisé par inférence contextuelle dans le contenu de "ma sœur", contredisant son sème inhérent /animé/. Dans le second cas, en l'absence d'instruction contextuelle (par défaut), le sème afférent /animé/ est imposé pour le DESTINATAIRE, et il y a irrégularité non justifiée lorsque l'on utilise à cette place le lexème 'voiture' qui comporte, dans son contenu, le sème inhérent /inanimé/ parce qu'il appartient à la classe des //objets//.

Précisons aussitôt pourquoi nous signalons "en l'absence d'instruction contextuelle" : car les modules sont des *contraintes virtuelles*, qui peuvent être *neutralisées* dans un contexte particulier. Par exemple, l'énoncé "j'ai donné de l'eau à mes plantes" est attesté; mais dans ce cas, l'irrégularité est réduite par une interprétation métaphorique. Ce qui signifie que le sème /inanimé/ est neutralisé dans le contenu du lexème 'plantes', et

que, pour celui qui choisit cette formulation, ses plantes ne sont plus tout à fait des objets...

Nous dirons donc que le système de la langue fournit des contraintes plus ou moins fortes, mais toujours virtualisables *en contexte* : c'est pourquoi la description d'un texte donné doit toujours comporter la reconstitution des conditions locales de son interprétation, opération par laquelle les régularités du code sont virtualisées ou actualisées. L'interprétation peut éventuellement s'appuyer sur des interprétants contextuels (une parodie), paraverbaux (un clin d'oeil), voire purement situationnels (un objet ou un événement accessible dans la situation d'énonciation).

Les notions ainsi définies permettent de proposer une approche micro-sémantique de ce qui est perçu, dans cet énoncé, comme une *étrangeté*. Le contenu sémantique (le "sémème") du lexème *parler* comporte naturellement le sème générique commun à tous les éléments de la classe des termes désignant les modes de communication (parler, écrire, téléphoner, faire des signes, etc.). On peut essayer d'étiqueter ce sème ainsi : /communiquer de l'information/. Ajoutons à cela les effets de *contexte* : nous avons vu plus haut que le contexte avait actualisé un schéma-type ALLOCUTION, dans lequel le contenu de ce qui est communiqué est marqué comme /important/ ou /valorisé/. On fera ressortir cette valeur en opposant ALLOCUTION à BAVARDAGE ou DISCUSSION A BATONS ROMPUS ou PAPOTAGE, etc. On comprend comment, dans ces autres contextes, l'opposition entre "parler" et "ne rien dire" peut être neutralisée. En effet, dans ces derniers types d'interlocution, la valeur /communiquer de l'information/ est affaiblie, si ce n'est neutralisée, au profit de la valeur /entretenir une interaction verbale/. Rappelons encore une fois que ces valeurs sémantiques résultent d'opposition au sein des classes sémantiques disponibles et qu'on pourrait opposer sur ce plan le contenu de "bavardage" à celui de "prière", "supplication", "révélation", etc.

Par contre, et encore une fois dans le contexte institué par les premiers mots, la négation de la finalité spécifique de "parler" par "pour ne rien dire" apparaît comme une contradiction de la contrainte sémantique (conventionnelle) imposée par le schéma ALLOCUTION sur la classe de signes comportant le sème /communiquer de l'information/. Notons bien que cette rupture de la cohérence sémantique n'est pas en soi inacceptable : de nombreux exemples d'incohérences sont attestées, et rien dans la langue n'interdit définitivement la création d'énoncés du type : "la

brûlure de la glace", "parler aux murs", etc⁶. Même "parler pour ne rien dire" fait partie du trésor des locutions. C'est ici l'insertion de l'énoncé dans un contexte où l'incohérence *n'est pas interprétable* qui crée ce que nous appellerons provisoirement une "étrangeté sémantique". En effet, les énoncés incohérents sont réductibles en contexte grâce à des phénomènes divers, réglés souvent par des conventions liées aux types de textes : par exemple, la classe des textes littéraires baroques du XVII^e autorisera une fréquence élevée de métaphores, d'énigmes, d'oxymores, etc. Mais, comme nous l'avons vu, le contexte tel qu'il est créé par le vocatif d'ouverture instaure une situation d'énonciation où l'interprétation de l'énoncé incohérent est *au moins* ambiguë, puisque le locuteur inscrit semble contredire la finalité spécifique de son énonciation, et la déprécier. A tout le moins, cette étrangeté *appelle une résolution ultérieure*, et constitue un effet de rupture qui ne serait pas incompatible avec l'entour pragmatique implicite : à condition d'en donner une justification.

L'étrangeté sémantique semble d'ailleurs être aussitôt "repérée" et rappelée à la cohérence :

1.1. "Oh ! je sais !

Vous pensez :

«S'il n'a rien à dire, il ferait mieux de se taire !»

Evidemment !"

Cet ensemble d'énoncés forme une unité argumentative, de niveau intermédiaire entre les structures phrastiques et le texte. Elle est délimitée par des marqueurs argumentatifs qui signalent une fonction *concessive* : le locuteur inscrit donne fictivement la parole à ses auditeurs, après avoir suggéré par la phrase exclamative "Oh ! je sais !" une pseudo-interruption. Il s'agit d'anticiper sur une objection en la formulant, avant de contre-argumenter (mais...). D'où la valeur sémantique /'j'accepte votre objection/ de *je sais !* et de *évidemment*.

Ce qui nous intéresse ici est la mise en place d'un effet de *pseudo-cohérence* : l'énoncé précédent présentait une "étrangeté" sémantique qui ne pouvait pas être réduite par le contexte antécédent. Parmi les suites à donner, l'une d'elles pourrait être celle que propose l'orateur fictif, qui consiste à tirer les conclusions pragmatiques de l'assertion précédente : "S'il n'a rien à dire, il ferait mieux de se taire !". Quand on a la parole dans une place où il faut parler *pour* dire quelque chose, les règles

sociales de l'interaction imposent qu'on dise quelque chose qui ait un sens dans la situation⁷. C'est pourquoi la concession paraît une suite cohérente, c'est-à-dire conforme aux règles de comportement verbal valables dans ce type de situation; en quelque sorte elle "rétablit" partiellement la cohérence antérieurement mise à mal, en formulant une des implications naturelles de l'assertion "étrange" : "je n'ai rien à dire, donc je dois me taire".

Mais cette cohérence est *partielle*, problématique, elle-même insatisfaisante quoique de manière difficilement analysable. D'où cet effet particulier que j'appelle *pseudo-cohérence* : une part de cohérence est rétablie, et dans le même temps une part d'incohérence demeure. En effet, la concession ne fait que *souligner* l'étrangeté, elle ne la réduit pas. Au contraire, elle exhibe son caractère paradoxal, car c'est justement celui qui parle pour ne rien dire qui rappelle qu'il devrait se taire. Loin de se réduire, l'étrangeté se creuse d'un degré supplémentaire.

D'autant plus que la suite immédiate relance une nouvelle fois la contradiction :

1.2. *Mais c'est trop facile !... C'est trop facile !*

Vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n'ont rien à dire et qui le gardent pour eux ?

Eh bien non ! Mesdames et messieurs, moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache ! Je veux en faire profiter les autres !

1.3. *Et si vous-mêmes, mesdames et messieurs, vous n'avez rien à dire, eh bien, on en parle, on en discute !*

Je ne suis pas ennemi du colloque.

Le dispositif paralogique repose sur l'équilibre entre deux effets sémantiques diffus dans ces énoncés, et entrelacés : d'une part, une cohérence est construite selon le schéma-type *ALLOCUTION* : quelqu'un exprime avec insistance le désir et même le devoir de s'exprimer sur un contenu important pour l'auditoire. D'autre part, un élément essentiel du schéma *ALLOCUTION* n'est pas respecté : la valeur du contenu à communiquer.

D'un côté, des indices multiples réitèrent le contenu de /parler/, et même son renforcement par la modalisation : /devoir parler/ ("moi, je veux", "je veux"):

- "C'est trop facile !" est l'argument qui répond à la concession "il ferait mieux de se taire". Il présuppose dans le contenu de "se

taire" une valeur sémantique négative qu'on pourrait étiqueter, par exemple, /lâcheté/;

- le trait /communiquer une information importante/, est repris par "qu'on le sache", "en faire profiter les autres", "on en parle", "on en discute", "colloque", et aussi, à travers une négation implicite, par "qui le gardent pour eux".

Notons que les indices qui marquent l'ALLOCUTION ne se limitent pas au contenu lexical. Les autres niveaux d'organisation du texte participent à la cohérence sémantique, par un effet d'imitation des structures phrastiques et pragmatiques liées à ce schéma-type (le "style oratoire") :

- reprise de la phraséologie : "oh ! je sais"; "c'est trop facile"; "vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui [...] et qui le gardent pour eux"; "je veux qu'on le sache"; "on en parle, on en discute !"; "je ne suis pas ennemi de...";

- exploitation des procédés rhétoriques qui miment une interaction verbale entre auditoire et orateur : utilisation des pseudo-interruptions, des prosopopées ("Vous pensez..."; "vous voudriez que..."); constructions et intonations exclamatives (marquées par les "!""); réductions ("c'est trop facile ! c'est trop facile !"); interjections ("oh ! eh bien ! eh bien !"); adverbes dialogaux ("non ! évidemment !"); pronoms de soulignement ("moi"); anaphores ("je veux... je veux..."; "on en cause... on en cause..."); apostrophes ("mesdames et messieurs").

L'extrême densité des signes de tous les niveaux linguistiques (lexique, syntaxe, structures métaphrastiques...) conformes au schéma-type ALLOCUTION laisse cependant place à des éléments étrangers à la cohérence sémantique dominante. Ceux-ci sont moins fréquents mais systématiques : ils reprennent tous le même contenu assertif /je n'ai rien à dire/ :

- "comme tous ceux qui n'ont rien à dire", auquel le locuteur s'assimile ("vous voudriez que je fasse comme");

- "moi, lorsque je n'ai rien à dire";

- "si, vous-mêmes [=comme moi], vous n'avez rien à dire".

C'est ainsi que se produit une tension entre la cohérence dominante, fortement inscrite par la quasi-totalité des signes, et des éléments quantitativement moins nombreux, mais dont le contenu vient contredire radicalement un des composants nucléaires du réseau sémantique construit au fur et à mesure de la progression de l'énoncé. D'une certaine manière, la technique de l'auteur comique semble être de construire un dispositif où s'équilibre au mieux de l'efficacité perlocutoire (le faire rire) une

situation *sémantiquement instable*. D'un côté, la cohérence se renforce par un effet de masse, qui dans la réalisation en situation orale devient un effet de dynamique entretenu par la gestion du débit et des pauses : les énoncés s'enchaînent d'une manière *globalement* acceptable. Et cependant, l'étrangeté sémantique n'est jamais réductible.

On devine que les effets sémantiques caractéristiques de ce texte doivent être conçus d'une manière à la fois très précise et globale : ils reposent sur des phénomènes ténus, localisés, mais en même temps ils mettent en jeu des réseaux relationnels étendus, tant à l'intérieur du texte conçu comme un réseau de relations qu'à l'intérieur des réseaux sémantiques mobilisés par les participants à l'interaction. En outre, une description purement statique, du type de celle que nous entreprenons, est peu apte à saisir une des spécificités de ce dispositif verbal, à savoir sa *dynamique* : le fait qu'il résulte moins d'un effet de structures que d'un effet de traitement, de la vitesse d'un processus et non seulement de la forme de son support matériel. Nous butons ici sur les limites méthodologiques de la discipline et, au-delà, sur celles de nos habitudes descriptives. Car si nous pouvons facilement construire l'image fixe d'un réseau en-deçà d'un certain degré de complexité, il est difficile de construire l'image mouvante d'un processus. La représentation conceptuelle et matérielle du mouvement complexe, de l'intégration continue d'effets multiples dans des processus simultanés, ne nous est pas facilement accessible.

DEUXIEME SEQUENCE ARGUMENTATIVE

On aura une idée plus précise de ces mécanismes fins en étudiant la seconde partie du sketch. L'unité de cette séquence est assurée d'abord par la récurrence du morphème "rien", ensuite par le marquage des articulations argumentatives. Au début de cette séquence, l'énoncé : "Mais, me direz-vous, si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler ?", possède trois fonctions :

1) il mime l'interactivité de l'échange par une pseudo-objection. Cette rupture est suivie de l'incise "me direz-vous", qui, comme le "vous pensez" de la première séquence, constitue une pseudo-intervention des interlocuteurs. Le locuteur inscrit la reprend à son compte (démarche concessive) pour relancer sa propre argumentation.

La prise en compte explicite des réactions de l'auditoire fait partie des *topoi* rhétoriques du type ALLOCUTION. Il s'agit 1) d'assurer le contact avec l'auditoire présent en l'interpellant fréquemment; 2) de l'impliquer dans la construction et l'évaluation de l'argumentation en lui attribuant des réactions et des réfutations. Cette imitation de l'interlocution libre a pour effet de souligner l'enjeu pragmatique: il s'agit de parvenir à un accord satisfaisant sur le contenu sémantique et sur les implications pratiques de l'allocution. C'est le "je vous ai compris" complété d'un heureux "nous nous sommes compris".

Or, dans le texte de Devos, plus le locuteur inscrit multiplie les appels à l'interlocuteur, et plus il souligne l'absence du contenu sémantique dont il prétend souligner l'intérêt par l'appel à l'attention: la vacuité du contenu se voit renforcée par la fatuité de l'orateur. A la manière du clown dont la gestuelle amplifiée contraste avec les gestes verbaux qu'il caricature.

2) Il assure une transition thématique. La cohérence sémantique globale du texte est assurée par la reprise du projet argumentatif formulé dès le début: "si on parle pour ne rien dire..." répète "je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire". On retrouve l'assemblage sémantique "étrange" dont la récurrence assure la dynamique spécifique du texte. On retrouve aussi ce que nous avons appelé la *pseudo-cohérence*: dans une situation normale, l'objection ainsi formulée ("si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler?") est prévisible, autant que celle qui a déjà été faite: "s'il n'a rien à dire... il ferait mieux de se taire". Il semble qu'on ait un retour à la régularité. Retour tout provisoire, d'ailleurs.

3) "Mais" marque une articulation qui introduit une réorientation de la cohérence argumentative. En effet, alors que l'énoncé "parler pour ne rien dire" porte sur la finalité pragmatique de l'énonciation (dans quel but, pour quels effets, etc.), l'énoncé "parler de quelque chose" porte sur le contenu de l'énonciation. Ainsi, on est passé discrètement d'une pseudo-cohérence basée sur la dé-lexicalisation de la locution "parler pour ne rien dire" à une pseudo-cohérence basée sur "parler de rien" (cf. "parler de tout et de rien").

Le procédé de dé-lexicalisation va être systématisé dans cette séquence. Il montre la difficulté de distinguer les niveaux sémantique et syntaxique dans l'analyse de la cohérence. Dans la réponse insistante faite à l'objection ("de rien ! de rien !"), le

locuteur délexicalise le syntagme "parler de rien", qui signifie /parler de choses sans importance/ pour le faire signifier /parler du contenu du morphème "rien"/. Autrement dit, s'instaure une ambiguïté sur l'interprétation du signe "rien": 1) le pronom indéfini qui signifie, en contexte négatif /nulle chose/; 2) l'étiquette qui permet de désigner le pronom "rien". L'absence, dans la graphie courante, de notations distinctes pour ces deux contenus distincts constitue une source d'ambiguïté que Devos exploite par la suite.

2.1.c Car rien... ce n'est pas rien !

L'ambiguïté de cet énoncé résulte de l'existence d'un schéma syntaxique fréquent du type:

1. "X, ce n'est pas rien" (une seule variable)
qui ne peut pas être ramené à une autre construction:
2. "X, ce n'est pas Y" (deux variables).

On dira ici que le syntagme "ce n'est pas rien" forme une unité et constitue à lui seul une variable occupant une place dans l'arborescence syntaxique; qu'il est un "syntagme lexicalisé" (relativement à un certain usage: langue orale familière). On le démontre en fournissant des occurrences d'un tel syntagme dans des contextes où ses composants devraient varier s'ils étaient autonomes, et où ils ne varient pas: "Les Américains, ce n'est pas rien" (et non * "Les Américains, ce ne sont pas rien" à comparer avec "les Américains, ce ne sont pas des lâches" ou, dans un registre moins soutenu, "les Américains, c'est pas des dégonflés").

On aura donc deux possibilités d'interpréter ce syntagme sémantiquement:

- soit suivant le schéma 1, d'où une paraphrase possible /le contenu du signe "rien" a de l'importance/ (cohérence sémantique possible);
- soit suivant le schéma 2: /le contenu du signe "rien" n'est pas le contenu du signe "rien"/ (incohérence).

Dans le second cas, la seconde occurrence du morphème rien conserve une autonomie syntaxique qui la place au même niveau que la première occurrence; dans le premier cas, elle fonctionne comme un composant formel sans valeur sémantique autonome. Son "poids syntaxique" est différent. Mais aucun indice formel ne permet de choisir l'une ou l'autre solution. A l'oral, il est possible, par le jeu des pauses et de l'intonation, de souligner quel est le schéma syntaxique actualisé [Kerbrat-

Orrechioni 1990 : 146]. Mais à l'écrit, et sans doute dans le jeu de Devos sur scène, ces indices paraverbaux sont neutralisés...

On a donc un nouveau point de départ "étrange" sémantiquement, au sens où nous l'avons défini. Dans les situations d'interlocution ordinaires, ces "étrangetés" sont légion. Mais le contexte permet souvent d'en réduire la plus grande part : c'est le cas des contresens, des figures de style, etc. Divers types d'interprétants permettent de réduire l'ambiguïté syntaxique, par exemple :

- d'une part, des métarègles dites "pragmatiques" autorisent un calcul d'inférence qui visent à réduire ces ambiguïtés en faisant l'hypothèse d'un *implicite* ⁸.
- d'autre part, le contexte ultérieur permet de réduire une ambiguïté locale en confirmant l'une ou l'autre des hypothèses ouvertes par l'ambiguïté.

Or, ce texte se révèle construit de telle sorte que l'ambiguïté n'y soit pas réduite, mais multipliée et même soulignée. Apparemment, la prolifération des étrangetés sémantiques devraient conduire à l'impossibilité de donner un sens au texte, c'est-à-dire à l'impossibilité de construire de la cohérence, même provisoire, à partir de lui. Cette situation-limite n'est cependant jamais atteinte, car la rupture des cohérences conventionnelles est compensée en permanence par la multiplication de *cohérences locales*, *ad hoc*, provisoires, qui permettent le maintien d'une pseudo-cohérence globale. En quelque sorte, l'énoncé est construit de telle sorte que *le traitement des irrégularités est sans cesse suspendu* et remis à plus tard, traitement qui devrait aboutir à construire un modèle sémantique *stable* à partir de lui : par exemple, conclure que tout ceci "ne tient pas debout", "n'a aucun sens", "est absurde", peut être un modèle stable du contenu sémantique d'un énoncé.

La suite du sketch offre une série d'exemples de ces phénomènes de "flottement sémantique contrôlé". L'assertion "rien ce n'est pas rien" apparaît comme un paradoxe, c'est-à-dire une assertion qui contredit au premier abord nos conventions logiques (l'identité : $A=A$) et nos références empiriques (rien c'est rien, nulle chose). L'application des lois de cohérence conventionnelle laisse donc attendre une série d'arguments destinés à réduire ce paradoxe à une construction sémantique acceptable, c'est-à-dire compatibles avec les réseaux sémantiques supposés partagés par les interlocuteurs.

Voici ces arguments : 2.0.c "rien ce n'est pas rien" (thèse à argumenter) CAR ("la preuve") :

- 2.1. "on peut le soustraire";
- 2.2. "on peut acheter quelque chose avec rien".

Le relais de la cohérence locale va être assuré par appel à un autre schéma-type : celui du //calcul arithmétique//. Celui-ci peut être conçu comme un réseau sémantique fortement cohérent manifesté autant par les unités lexicales ("soustraire", "moins", "=", "trouver", "multipli-", etc.) que par les *schémas syntaxiques* liés à ces lexèmes dans ce réseau particulier : "X moins Y", "une/deux/trois fois X, c'est Y", "X multiplié par Y = Z", "cela fait X". Nous parlons ici très précisément du schéma-type //calcul arithmétique// pour un locuteur français et non des concepts ou des réalités mathématiques conçus indépendamment des structures sémantiques de la langue considérée.

Étudions plus en détail le raisonnement présenté :

- "on peut le soustraire", cela signifierait en toute rigueur que "rien" a une valeur non nulle. Un "exemple" est donné (remarquons qu'un exemple n'est pas une démonstration...) : "rien moins rien = moins que rien". En toute rigueur mathématique, rien moins rien, c'est rien, c'est-à-dire zéro. Mais faut-il ici chercher une quelconque conformité aux règles rationnelles du domaine empirique évoqué ? L'apparente "vérité" de cette équation nous semble résulter de trois effets, éventuellement cumulés, présentés ici dans un ordre de validité croissante :

1) Il me semble d'abord que la cohérence apparente de l'énoncé pourrait être assurée tout simplement par une sorte d'inertie de l'a priori coopératif assuré dans l'interaction par le simple fait qu'elle a lieu. Ainsi, ce qui assure l'évidence de cette égalité et la validation locale de l'argument, c'est une ressemblance formelle avec des calculs arithmétiques, qui s'appuie sur la seule récurrence des morphèmes "rien" et "moins" de part et d'autre du signe "=" : c'est une forme vide qui tiendrait d'elle-même, comme le calembour n'a d'autre justification, parfois, que l'enveloppe sonore.

2) Cependant, cette forme vide présente l'apparence d'une validité empirique : si l'on se place dans le cadre d'une logique "naturelle", on raisonnera spontanément dans l'ensemble des entiers naturels, et si A et B sont des nombres positifs non nuls, l'énoncé $(A - B) < A$ est vrai : une quantité diminue si je lui

enlève quelque chose, donc si on a "rien₁ moins rien₂", c'est que rien₁ doit valoir quelque chose.

3) Enfin, la cohésion paralogique la plus forte résulte de l'existence dans la langue d'une locution lexicalisée : on dit "un moins que rien", ce qui laisse penser que la validité de "rien ce n'est pas rien" est garantie par le code lui-même.

Tous ces liens proposés comme motivation à l'enchaînement des arguments n'ont qu'une validité problématique. Ça ne tient pas debout : mais peu importe, car il ne s'agit pas de tenir debout, mais d'*avancer*. Ici l'analyse sémantique rencontre une nouvelle fois les limites d'une description *statique* du réseau sémantique déductible de l'énoncé : l'effet d'incongruité repose sur la *dynamique* de l'interprétation, le fait même qu'elle s'inscrive dans le temps et procède par "séquences". L'enregistrement d'un sketch en situation montre bien que les rires se produisent à intervalles : il semble que le mécanisme ait besoin d'une mise en place pendant laquelle les données s'accumulent, avant une pause qui, si tout va bien, s'accompagne de rires. Le texte se découpe alors en micro-séquences relativement isolables.

Nous disons bien : relativement isolables, car la dynamique impose le maintien de liens d'une micro-séquence à l'autre, ces liens constituant le fond de cohérence sur lequel, insaisissablement, se produisent ces "étrangetés sémantiques" que nous avons décrites.

C'est ainsi que le syntagme "moins que rien" se retrouve dans la phrase suivante : 2.2.a "si l'on peut trouver moins que rien, c'est que rien vaut déjà quelque chose" : ceci constituant - d'une part, une paraphrase résumant pour la conclure le contenu sémantique de la démonstration précédente 2.1. /SI rien moins rien = quelque chose ALORS rien = quelque chose/; - d'autre part, une transition vers le second argument : 2.2.b "on peut acheter quelque chose avec rien". L'occurrence du verbe "vaut" permet d'accéder à un nouveau schéma-type, le réseau sémantique du //commerce//. La cohérence est rendue possible par le fait que le verbe "valoir" /avoir une valeur/ appartient aux deux réseaux //calcul arithmétique// et //commerce//.

On verra que le choix du lexème "vaut", et donc du réseau générique //commerce// est un choix stratégique, car la locution qui va assurer la pseudo-cohérence de la séquence argumentative suivante est attestée dans le réseau //commerce// : 2.2.g "pour trois fois rien on peut déjà acheter quelque chose". En jouant sur

la double actualisation possible du contenu de "valoir", l'auteur motive son enchaînement en s'appuyant sur les cohésions encodées dans la langue, sans avoir à les forcer trop visiblement. Ainsi l'enchaînement semble "logique" au sens où il s'insère dans le projet annoncé (prouver que rien ce n'est pas rien), mais ces "preuves" s'appuient sur une interprétation locale (idiosyncrasique) et non-conforme des syntagmes lexicalisés où apparaît le signe "rien". En fait, une "vraie" démonstration consiste à renvoyer soit aux règles logiques abstraites, soit à des faits d'expérience. Il s'agit alors d'utiliser le langage comme un vecteur symbolique qui assure l'échange de représentations ou de concepts entre les sujets. Dans cette perspective référentielle, les formes linguistiques sont subordonnées aux représentations dont elles ne sont que des supports transitoires. Pour ce texte, ce ne sont pas les métarègles ou la référence extra-linguistique qui appuient la pseudo-démonstration, c'est l'existence de formules attestées dont il s'agit de virtualiser la valeur métaphorique pour les *remotiver*, et ainsi annuler les contraintes conventionnelles, et faire produire par le texte ses propres métarègles. Tout se passe comme si, placées dans un contexte approprié, les formes de la langue produisaient par elles-mêmes une cohérence suffisante pour emporter provisoirement une part d'adhésion. D'une certaine manière, "ça marche", à la manière de ces paradoxes perceptifs que proposent les psychologues pour montrer la dimension cognitive de la construction des percepts. On a beau savoir que telles lignes sont parallèles, elles apparaissent courbes et divergentes. On a beau savoir, dans un tableau d'Escher, que l'eau coule toujours "vers le bas", nous la voyons, de cascade en cascade, revenir au bassin de départ.

Ce constat constituerait une preuve de l'autonomie relative mais réelle du niveau sémantique dans une langue. Sans aller jusqu'à reprendre radicalement l'hypothèse de Sapir-Whorf⁹, selon laquelle ce sont les langues naturelles qui modèlent notre appréhension du monde et nos structures conceptuelles, on peut supposer, sur la base de tels exemples, que la langue n'est pas un vecteur neutre des représentations et des perceptions, mais un dispositif partiellement autonome. Nous en avons ici une démonstration par l'exemple : elle contraint à établir des relations sémantiques qui n'ont pas de consistance par référence à des représentations ou à des référents, mais par le jeu des automatismes linguistiques.

Notons les éléments du dispositif construit par Devos :

- 2.2.b "on peut acheter quelque chose avec rien" formule le deuxième argument dont nous avons vu qu'il soutenait l'assertion 2.0.c "rien ce n'est pas rien";

- 2.2.c "en le multipliant" constitue la condition de vérité de l'argument précédent, et s'insère dans un réseau sémantique déjà présent (le réseau //calcul arithmétique//);

- la progression suivante (2.2. d, e, f "une/deux/trois fois X") réfère à un type de texte caractéristique (cf. la table de multiplication) exclusivement lié au réseau sémantique de référence;

- 2.2.d "une fois rien... c'est rien" applique apparemment la règle de l'élément neutre ($1 \cdot a = a$), mais il faut noter toujours l'ambivalence du signe "rien" qui prend deux valeurs simultanément : ou bien c'est une étiquette, une mention; ou bien la seconde occurrence de "rien" n'est pas interprétée comme une variable libre, mais c'est le syntagme tout entier "c'est rien" qui est un signe unique.

- 2.2.f "Trois fois rien" : si "une fois rien" est une création locale qui applique seulement le schéma formel de la multiplication au lexème "rien", le syntagme "trois fois rien" (et, dans une moindre mesure, 2.2.e "deux fois rien") est attesté et *lexicalisé* dans un registre familier : "Faire le Mont-Blanc ? C'est trois fois rien !". Il appartient à tout un ensemble de locutions numériques à valeur métaphorique : "je reviens dans cinq minutes", "attends-moi deux secondes", "des mille et des cents", "faire les quatre-cents coups", etc. Mais outre cette caractéristique héritée du code, cette expression est présentée dans le contexte local (grâce au "mais") comme l'ultime étape du raisonnement 2.2. Tout se passe comme si le contexte 2.2a à 2.2f avait été progressivement mis en place pour "servir" l'apparition de cette locution. En quelque sorte, il y a une motivation circulaire : d'une part, l'argumentation "tient" uniquement par l'enchaînement des inférences de 2.0.c à 2.2.f (rien ce n'est pas rien CAR pour trois fois rien on peut acheter quelque chose), et d'autre part, la délexicalisation de la formule est la seule validation de l'argument "on peut acheter quelque chose avec rien". Les réseaux de cohérence se referment sur eux-mêmes, et l'on pense devant ce stratagème au baron de Münchhausen qui prétendait s'élever du sol en se tirant par les cheveux.

La séquence 2.2. manifeste clairement l'importance de la motivation circulaire : ce qui semble assurer la validation des raisonnements dans le texte, c'est la seule référence à l'usage

linguistique. Effectivement, on peut acheter quelque chose avec trois fois rien, puisqu'on le dit tous les jours. L'énoncé paraît naturel et, d'une certaine manière, *vrai*. D'une certaine manière, l'étrangeté sémantique est localement réduite, mais la validité des règles appliquées reste locale.

Cependant, si un tel effet de cohérence artificielle permet une motivation acrobatique, on peut voir avec la séquence suivante que l'étrangeté sémantique peut être plus déroutante encore, et ne pas offrir le havre d'une résolution, même factice :

2.3. *Maintenant, si vous multipliez trois fois rien par trois fois rien :*

Rien multiplié par rien = rien.

Trois multiplié par trois = neuf.

Cela fait : rien de neuf!

Oui... ce n'est pas la peine d'en parler !

Bon ! Parlons d'autre chose ! Parlons de la situation, tenez !

Cette séquence est ouverte par le marqueur d'enchaînement argumentatif "maintenant" (cf. "or"). Elle semble prolonger le réseau sémantique //calcul arithmétique// avec la récurrence du morphème "multipli-" et de son module syntaxique. En cela, elle constitue une reprise de l'argument 2.2.c "en le multipliant" qui soutient l'assertion 2.2.b "on peut acheter quelque chose avec rien". Mais si l'on suit le raisonnement point par point, on constate qu'il mobilise des métarègles incompatibles :

- "si vous multipliez trois fois rien par trois fois rien :

Rien multiplié par rien = rien.

Trois multiplié par trois = neuf."

Si on se place dans le réseau sémantique //calcul//, ces énoncés semblent exploiter la règle de la distributivité de la multiplication sur elle-même : $(3x) \times (3x) = (3 \times 3) \times (x \times x)$. Mais déjà une incohérence est insérée subrepticement dans ce pseudo-calcul : il vient d'être démontré que "rien" n'est pas l'élément neutre, puisque différent de "un" pour la multiplication, et de "zéro" pour l'addition. Dans ce cas, "rien multiplié par rien" n'est pas "rien"... Oui, mais cet énoncé est vrai si, sortant du contexte, on revient au sens courant donné au pronom en usage normal : "rien", c'est zéro, donc rien ne peut sortir de rien et, effectivement, "rien multiplié par rien = rien" a une apparence de vérité en fonction d'autres règles (celles qui interprètent " $0 \times 0 = 0$ ").

Mais ces relais de cohérence, aussi ténus et problématiques soient-ils, sont brusquement rompus, sans justification, par la conclusion, qui comme les séquences précédentes, fait appel à une locution : "cela fait : rien de neuf". Seuls les signifiants sont identiques, mais dans le contexte "rien de neuf", le morphème "neuf" a un contenu sémantique qui ne partage aucun sème commun avec le réseau précédemment actualisé (il s'oppose à "vieux" et non aux numéraux "... huit, neuf, dix..."). Même les liaisons factices qui tissaient le raisonnement dans toute la séquence sont rompues sans contrepartie.

On peut se demander si une telle chute contribue à renforcer l'effet cumulé de l'ensemble de cette séquence, et si la rupture complète des réseaux de la cohérence, que les psychologues appelleraient une incongruité sans résolution, est systématiquement plus efficace pour déclencher la réaction d'humour qu'une pseudo-cohérence du type 2.2.f "avec trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose"... Notons seulement que cette rupture rendrait plus artificiel le prolongement des jeux verbaux exploitant les locutions avec "rien", c'est pourquoi la locution "rien de neuf" va être le pivot d'une réorientation de l'argumentation. On va se rabattre par une transition arbitraire vers le développement d'un nouveau schéma-type, disons le DISCOURS POLITIQUE. Nous n'en ferons pas l'étude détaillée, faute de place, mais les procédés à l'œuvre conduisent à des conclusions identiques.

CONCLUSION

L'observation détaillée du texte de Devos nous amène à quelques remarques en conclusion : En nous référant simplement aux régularités qui constituent le code linguistique, nous pouvons repérer et décrire un certain nombre de singularités dans le texte de Devos. Ces singularités ne deviennent significatives que parce qu'elles s'organisent en un micro-système local, mobilisant la quasi-totalité des formes présentées.

Dans l'empilement et l'enchevêtrement des structures qui forment le matériau verbal, les irrégularités caractéristiques de ce texte sont rarement repérées au niveau élémentaire (grapho-phonétique), comme dans les calembours, mais à des niveaux plus complexes où elles sont plus difficilement décelables. Elles

concernent en effet des règles syntaxiques, ainsi que des régularités de niveau plus abstrait, comme les représentations matérielles, les règles logiques, les règles définissant les types de texte et celles qui régissent l'interaction.

Nous avons cependant proposé d'unifier la description de ce dispositif verbal en postulant, à la suite d'autres auteurs¹⁰, l'existence d'un niveau sémantique spécifique où s'intégreraient les valeurs de tous les phénomènes signifiants. Un des modèles disponibles aujourd'hui pour représenter le contenu sémantique d'une énonciation (de manière théorique, sans préjuger d'une "ressemblance psycho-physiologique" directe) prend la forme d'un graphe sémantique, représentant par ses nœuds les valeurs sémantiques actualisées et par ses arcs des relations élémentaires (selon les auteurs : topologiques, actanciels, logiques, etc.).

Précisons que le contenu sémantique d'un texte n'est pas "contenu" en lui, mais qu'il est construit par une *interprétation* (laquelle étant elle-même contrainte par des règles de généralité variable) : il peut se représenter selon le modèle d'un graphe sémantique continu et relativement stable, qui intègre de manière optimale les données textuelles, contextuelles et situationnelles. La continuité du graphe et sa stabilité relative représentent en partie ce qu'on appelle la *cohérence* du contenu sémantique. Cette continuité est exigée aussi entre le réseau construit et les réseaux disponibles chez les locuteurs (en mémoire)¹¹.

Les incohérences sémantiques consistent dans la perturbation systématique des routines d'interprétation permettant de construire le modèle sémantique du texte considéré : la suspension momentanée de ces routines produit ce que nous avons appelé une *étrangeté sémantique*¹².

Il faut souligner que les étrangetés sémantiques ne sont pas des faits exceptionnels. En effet, les routines dont nous parlons ne sont pas des universaux, mais des constructions individuelles résultant d'une genèse des aptitudes linguistiques. Elles laissent donc place à de fortes variations d'un individu à l'autre, d'un groupe social à l'autre, d'une synchronie à l'autre, bien qu'elles soient globalement suffisantes pour autoriser l'intercompréhension. En outre, elles ne prennent pas la forme de règles absolues, ce qui laisse la place à une certaine flexibilité dans leur mise en œuvre. Cette flexibilité permet la création permanente de formes non conventionnelles : figures de style, images, néologismes, termes et constructions idiolectales, etc. Mais ces "hapax" linguistiques demeurent interprétables grâce à

des routines secondaires permettant un calcul d'inférence plus indirect. Ces routines sont généralement attachées à des types d'interaction et à des types de texte, (codes littéraires, niveaux de langue, usages de jargons et de sociolectes spécialisés, etc.). En conséquence, quels que soient les détours pris par l'interprétation, ces énonciations "étranges" sont toujours interprétables et donc réductibles à une cohérence.

Par contre, les perturbations dont nous avons fait le relevé dans le texte de Devos sont caractérisées par leur nature systématique et irréductible : elles sont contruites de telle sorte qu'elles ne peuvent être négligées et qu'elles ne peuvent être réduites par des procédures conventionnelles. D'où leur caractère *absurde* : on ne peut rien en tirer, sauf à se plier au jeu imposé par le locuteur. Il y a ainsi une redondance et un soulignement formel des irrégularités tels que chaque destinataire, quelles que soient ses capacités individuelles à interpréter, ne peut manquer de les prendre en compte.

On peut ajouter qu'une des caractéristiques de ces phénomènes est de tendre à un maximum de *divergence* sémantique. Une des mesures possibles de cette divergence est la *distance sémantique* qui sépare les contenus connectés par le texte. Sans chercher à quantifier strictement cette distance, on peut la représenter dans le modèle du réseau sémantique en tenant compte des variables suivantes

- le "nombre" d'arcs et de nœuds intermédiaires, dans le graphe sémantique de la langue;
- le "nombre" de "chemins" différents permettant de connecter ces contenus (plus ces chemins seront rares, moins la connection sera probable);
- la fréquence des connections établies antérieurement entre ces deux contenus, s'il s'avère que cette fréquence modifie l'accessibilité des contenus en renforçant les connections et/ou en établissant des connections directes stabilisées.

La distance sémantique pourrait être une des variables définissant le *degré d'incongruité sémantique*¹³. Ce degré, on le voit, est une valeur de probabilité, et non une valeur absolue : il repose en partie sur le degré d'imprévisibilité de la connection établie. Car la répétition des mêmes techniques de création de l'incongruité conduit à établir des *régularités*, et donc à atténuer le caractère déroutant des procédés. C'est ainsi qu'on voit apparaître l'humour au second degré, prenant appui sur les régularités secondaires constituées par les incongruités banalisées¹⁴.

Cependant la description des incongruités verbales serait incomplète si l'on ne soulignait pas l'autre élément de leur dispositif qui contrebalance la "divergence sémantique" : l'existence simultanée de ce que nous appelions une *pseudo-cohérence*. Car si d'un côté l'incongruité se définit comme une étrangeté systématique et irréductible, de l'autre elle présente une justification *ad hoc* particulièrement bien ajustée aux données locales. Elle s'appuie en quelque sorte sur l'évidence d'une pseudo-règle, mise en œuvre exclusivement pour l'occasion. A l'incohérence produite par la connection irrégulière de contenus incompatibles ou divergents, s'oppose pour en contrebalancer l'effet une *cohérence* tout aussi irrégulière, usant de procédés acrobatiques, inattendus, déroutants mais momentanément adéquats. Cette pseudo-cohérence se renforce de sa propre "pertinence" et de sa redondance forcée : on l'a montré dans l'étude précédente, la mécanique pseudo-logique se renforce en multipliant les démonstrations de son efficacité dans un réseau de pseudo-démonstrations. Les connections sémantiques ainsi artificiellement motivées se multiplient.

Nous retrouvons ici un débat déjà ancien pour les chercheurs intéressés par l'interprétation psychologique de l'humour : si l'on suppose que l'incongruité joue un rôle dans la réaction humoristique, est-il nécessaire que cette incongruité soit résolue pour que la réaction d'humour se déclenche pleinement, ou bien, la seule incongruité, sans résolution, est-elle suffisante¹⁵ ?

La question elle-même demande à être précisée : que faut-il entendre par *résolution* ? S'il s'agit de réduire l'incongruité en la faisant rentrer dans la catégorie des étrangetés sémantiques cohérentes (implication, figure de style, idolectisme, etc.), il ne s'agit sans doute pas de cette résolution-là. Par exemple, on peut dire que Devos fait en fin de compte la critique du DISCOURS POLITIQUE à travers une imitation forcée (une parodie), et que son texte devient cohérent si l'on conclut qu'il en dénonce la vacuité. Mais il nous semble que cette explication prolonge, mais ne décrit pas, l'incongruité elle-même. Ce n'est pas cette interprétation, résultats d'inférences ultérieures, qui fait rire.

Peut-on en conséquence parler d'interprétation au sens de "construction d'une cohérence sémantique stabilisée" ? On peut s'interroger sur la nature de la pseudo-cohérence : étant hors norme, et strictement locale, elle ne permet pas de lier le réseau sémantique construit localement avec les réseaux sémantiques

préexistants (connaissances partagées, etc.). Si momentanément l'incongruité se trouve suspendue, cet effet ne tient pas dans la durée, mais ne survit que dans le mouvement de l'énonciation. d'où l'importance décisive de la gestion du temps dans l'interaction humoristique. Le temps donné à la présentation du dispositif incongru doit être d'une part suffisant pour qu'aucun des ressorts du mécanisme ne passe inaperçu, faisant échouer ensuite l'effet paralogique; et d'autre part, il doit être trop court pour que son caractère ad hoc ne soit trop apparent. C'est donc dans l'intervalle laissé par la durée concrète du traitement sémantique que se situe la possibilité de faire de l'humour. L'incongruité ne peut alors être décrite selon un modèle statique, comme une simple bascule entre réseaux sémantiques disjoints ou incompatibles. Elle doit être figurée comme une dynamique, une *instabilité irréductible*. D'un côté, la disposition du matériau linguistique défie la régularité et la prévisibilité; d'autre part, et simultanément, la possibilité de donner une certaine cohésion à ce matériau est offerte de manière insistante, visible, mais illusoire.

Il nous semble plus juste de supposer que l'incongruité humoristique se caractérise par une *apparence* de résolution, qui elle-même ne réduit pas l'incongruité, même si elle la motive, c'est-à-dire la justifie par une règle ad hoc. C'est pourquoi on a pu dire que l'incongruité pouvait être suivie d'une résolution encore plus incongrue, ou bien encore que la résolution n'effaçait pas l'étrangeté initiale. Il nous semble plus juste de proposer cette hypothèse : l'incongruité sémantique pourrait être définie par l'impossibilité de stabiliser rapidement une interprétation, sans que cette instabilité dépasse un certain seuil quantitatif et qualitatif. D'où le caractère ambigu, fuyant, labile du dispositif humoristique : il autorise une perturbation subtile des routines d'interprétation qui échappe en partie à la maîtrise des interlocuteurs. Résolution sans résolution, résolution irrésolue : pour reprendre notre modèle du graphe sémantique, nous dirons que coexistent au moins deux, parfois plusieurs graphes simultanés et incompatibles, et qu'aucun choix ne peut être fait dans l'instant de l'énonciation pour stabiliser le modèle sémantique. C'est ainsi que la production comme la réception de l'humour ne relèvent pas du code mais de la performance pure, du tour de force, d'une capacité adaptative de degré supérieur. D'où sa forte valeur sociale.

On voit que nous avons dépassé pour conclure les limites méthodologiques définies. L'énoncé écrit garde les traces de

l'interaction verbale réelle, mais ne suffit plus à la décrire complètement. La linguistique de l'énoncé ne traite que de la trace phénoménale du véritable objet qu'est l'interaction. Elle ne peut que contribuer, selon ses moyens, au travail commun de diverses spécialités. Il faudrait donc mettre à l'épreuve ces hypothèses dans l'observation de l'interaction en temps réel, et mettre à contribution d'autres méthodes descriptives ou expérimentales. Nous espérons avoir montré d'une part, que ce que nous appelons incongruité peut correspondre à des phénomènes objectifs susceptibles d'être partiellement décrits; d'autre part, que toute exploitation du matériau verbal devra se donner l'outil de précision adapté aux micro-phénomènes en jeu : une théorie sémantique de l'interprétation des textes.

Jean-Charles CHABANNE

NOTES

1. "Texte" est entendu ici comme une "suite autonome (orale ou écrite) constituant une unité empirique, et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une situation de communication donnée. Les textes sont l'objet empirique de la linguistique." RASTIER, 1989 : 281.
2. Ces notations sont reprises de Rastier (1991) et de Pottier (1987) : //classe sémantique//, /sème/, /contenu suppléé par réécriture/, *signifiant*, "signe".
3. Pottier (1987 : 99-100).
4. Les sèmes ne sont pas des invariants sémantiques universels isolables. Ils sont définis par les relations d'équivalence partielle qui contribuent à la construction des *effets de cohérence* à l'intérieur d'un texte ou d'une classe de textes attestés. En établissant ces relations d'identité, ils autorisent la mise en équivalence sémantique de phénomènes linguistiques divers, équivalence qui permet la construction d'un modèle sémantique du texte *indépendant* (relativement) des formes de surface. C'est ce modèle sémantique du contenu qui constitue l'enjeu même de la compréhension et de la communication. L'existence d'un niveau sémantique relativement autonome est manifesté par les phénomènes d'équivalence sémantique courants : la paraphrase, la glose, le résumé, la traduction, la transcription, etc. Pottier 1987 : 99-100.

5. Peu importe l'étiquetage du sème, puisqu'il ne s'agit pas d'une unité isolable "en soi", mais d'une relation différentielle établie entre le contenu de deux unités dans un état de langue donné, voire dans un texte donné; la définition du sème n'est pas essentialiste, mais contrastive, structurelle, relationnelle. Pour reprendre la terminologie canonique, le sème est une *valeur*, un effet de structure. Selon B. Pottier, "de notre point de vue, le sème doit se dire avec autant de mots de la langue naturelle qu'il faut pour bien mettre en relief le trait distinctif relativement à l'ensemble considéré. La dénomination du sème est un *discours périphrastique à vocation métalinguistique* (ad hoc)" (1987 : 67).
6. Prandi, 1987.
7. Si on le souhaite, et bien que j'émette des réserves sur la généralité de ses propositions, on peut retrouver ici une application du Principe de Coopération de Grice. Mais de quelle maxime s'agit-il ? Celle de la Quantité "que votre contribution contienne autant d'information qu'il est requis (pour les visées conjoncturelles de l'échange)" ? de la Relation (parlez à propos) ? [1979 : 61]
8. Ces règles n'ont pas l'universalité des maximes de Grice (1979), car elles dépendent étroitement du type d'interlocution dans lequel les allocuteurs sont engagés.
9. Rastier (1991 : 260-261) et chap. VII : 179-204; 96.
10. Raskin (1985 : 118), Pottier (1987 : 67-76), De Beaugrande et Dressler (1981 : 84-112)... Cf. Rastier : "les réseaux sémantiques de l'[intelligence] A[rtificielle] ne doivent pas être considérés par les linguistes comme des bricolages sophistiqués des informaticiens; mais comme le langage évolué de représentation du contenu linguistique, dont le développement a un grand intérêt théorique, indépendamment même des problèmes de traitement automatique du langage" (1991 : 135; voir son chap. V : 139-161).
11. Si cette représentation paraît un peu abstraite, que le lecteur se représente un dictionnaire de synonymes ou un thésaurus : même si ce type de base de données ne concerne que des unités lexicales isolées, elle donne très concrètement une vision de ce que peut être un graphe sémantique tel que nous le définissons : chaque terme est connecté à un nombre variable de termes; ces liaisons (étiquetées par un "sème générique") peuvent être distinctes, créant des sous-ensemble de termes connectés (des réseaux sémantiques); certains termes rares se retrouvant isolés "au sommet" d'arcs terminaux, dans des réseaux sémantiques du lexique peu fréquentés ou abandonnés par l'usage; etc.
12. Le caractère systématique de ces perturbations permet de les distinguer de perturbations accidentelles ou involontaires. Le lapsus, la gaffe, le mastic, la perle, etc. désignent des ratés et non des constructions intentionnelles. Même si la réaction de l'auditoire paraît comparable,

elle n'est pas identique dans la mesure où les irrégularités présentent un caractère non-systématique, résultant de leur nature aléatoire.

13. De nombreux auteurs ont développé l'intuition de la divergence sémantique, qu'ils ont traitée chacun dans leur cadre théorique : disjonction chez V. Morin (1966), bissociation chez Koestler (1964), opposition de scripts chez Raskin (1985), etc. Reste à préciser cette notion, qui sans doute réfère à plusieurs phénomènes différents.
14. Cf. Lefort (1987); Attardo (1988).
15. On trouvera la synthèse la plus récente des approches psychologiques de l'incongruité dans l'article de G. Forabosco (1992).

BIBLIOGRAPHIE

- ATTARDO S. (1988)
"Trends in European humor research toward a text model". *Humor* 1988 vol. 1-4, 349-369.
- CHABANNE J.C. (1987)
"De la littérature de confiserie. La Communication/Compétence (III), diffusion Les Belles Lettres, Paris.
 (1992) *"Jokes as a text type"*. En collaboration avec S. Attardo. *Humor* 5.1, 165-176.
- DE BEAUGRANDE R. et DRESSLER W. (1981)
Introduction to Text Linguistics. New york : Longman
- DEVOS R. (1991)
Matière à rire. L'intégrale. Paris : Olivier Orban.
- FORABOSCO G. (1992)
 Cognitive aspects of the humor process : the concept of incongruity. *Humor* 5-1/2, 45-68.
- GRICE P. (1979)
"Logique et conversation", *Communications* 30, 57-72.
 Trad. fr. de "Logic and conversation". In Cole P. & J.L., *Syntax and Semantics*. Vol. III : Speech acts. New York : Academic Press., 1975 : 41-58.
- KOESTLER A. (1964)
The act of creation. London : Hutchinson.
- LEFORT B. (1987)
 Des Problèmes pour rire. A propos de quelques approches cognitivistes de l'humour et de la drôlerie. *Bulletin de Psychologie*, t.XL, n°378, 181-194.
- MORIN V. (1966)
 L'histoire drôle. *Communications* 8, 102-119.
- PRANDI M. (1987)
Sémantique du contresens. Paris : Ed. de Minuit.
- RASKIN V. (1985)
Semantic mechanisms of humor. Dordrecht/Boston Lancaster : Reidel.
- RASTIER F. (1987)
Sémantique interprétative. Paris : P.U.F.
 (1989) *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
 (1991) *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : P.U.F.